

PIERRE MAC ORLAN

*de l'Académie française*

LA CAVALIÈRE  
- ELSA

roman

*nrf*

GALLIMARD







# LA CAVALIÈRE ELSA

Œuvres de  
PIERRE MAC ORLAN

*nr*

LE NÈGRE LÉONARD  
ET MAÎTRE JEAN MULLIN  
LA CAVALIÈRE ELSA  
LA VÉNUS INTERNATIONALE  
SIMONE DE MONTMARTRE  
LES JEUX DU DEMI-JOUR  
MALICE  
A BORD DE L'ÉTOILE MATUTINE  
LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

VILLES  
LE PRINTEMPS  
GERMAINE KRULL  
LA BANDERA  
RUES SECRÈTES  
QUARTIER RÉSERVÉ  
LE CAMP DOMINEAU  
MASQUES SUR MESURE

*Chez d'autres éditeurs.*

SOUS LA LUMIÈRE FROIDE, *nouvelles* (Émile-Paul).  
LA TRADITION DE MINUIT, *roman* (Émile-Paul).  
CHRONIQUES DE LA FIN D'UN MONDE, *essai* (Émile-Paul).  
L'ANCRE DE MISÉRICORDE, *roman d'aventures* (Émile-Paul).  
PICARDIE, *roman d'aventures* (Émile-Paul).  
AUX LUMIÈRES DE PARIS, *essai* (Éditions Crès), *épuisé*.  
PETIT MANUEL DU PARFAIT AVENTURIER, *essai* (La Sirène), *épuisé*.  
MARGUERITE DE LA NUIT, *roman* (Grasset).  
LE BATAILLONNAIRE, *roman* (A. Michel).  
LA MAISON DU RETOUR ÉCŒURANT, *roman* (Musy).  
LA CLIQUE DU CAFÉ BREBIS, *épuisé*.  
DINAH MIAMI, *roman* (Larousse).  
LA SEINE, *essai* (Hachette).  
ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES, 2 volumes (Émile-Paul).  
LA LÉGION ÉTRANGÈRE (Flammarion).  
HAMBOURG, *essai* (épuisé).  
LA CROIX, L'ANCRE ET LA GRENADE, *nouvelles* (épuisé).  
TOULOUSE-LAUTREC, *essai* (Éditions Floury).  
LE BATAILLON DE LA MAUVAISE CHANCE, *reportage* (épuisé).  
VERDUN, *essai* (Nouvelles Éditions Latines).  
PROPOS D'INFANTERIE, *reportages* (Nouvelles Éditions Latines).  
LE BAL DU PONT DU NORD (La Nuit de Zeebrugge) (Éditions du  
Bateau Ivre).

*Éditions illustrées.*

MONTMARTRE, *essai* (L'Estampe Moderne).  
LES AFRICAINS, *essai* (Éditions Guyot).  
ATTELAGES MILITAIRES (Société Française des Arts Graphiques).  
LES CLIENTS DU « BON CHIEN JAUNE », *roman pour la jeunesse*  
(Les Écrits de France)

PIERRE MAC ORLAN

LA  
CAVALIÈRE ELSA

roman

*nrf*

GALLIMARD

*trente-quatrième édition*

*Il a été tiré de cette nouvelle édition, vingt exemplaires sur alfa numérotés de I à XX et réservés à l'auteur.*

*Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Russie,  
Copyright by Librairie Gallimard 1931.*

A MARGUERITE, MA FEMME  
ET MA BONNE COMPAGNE  
CE LIVRE EST DÉDIÉ.

P. Mc O.



# PREMIÈRE PARTIE



## CHAPITRE PREMIER

Le vent gémissait au loin le long des fils télégraphiques et secouait les feuilles des arbres. Alors, par bouffées molles, une odeur de fleurs pourries dominait la rade silencieuse. La grande ville devinée dans la nuit noire se taisait, comme une fille après l'averse apaisante des gifles. Toute la journée, les hommes du *Madeleine-Jagut* avaient entendu crépiter les mitrailleuses s'essayant à calmer les nerfs de cette cité sensible où la population s'exaltait sur des airs nouveaux. La chaleur du sud amplifiait le parfum des fleurs à la voirie. On imaginait l'emplacement sombre de cette ville un peu comme une poubelle immense, en fer-blanc surchauffé, où des géraniums géants aux pétales épais ainsi que des beefsteacks achevaient de se décomposer comme de la viande.

En se dandinant légèrement, le cargo *Madeleine-Jagut* chassait sur ses ancres, feux allumés. Sur le pont, deux ou trois hommes se promenaient les mains derrière le dos, la casquette rejetée en arrière. Il y avait Martin Boguet, le capitaine, Juilly, l'officier mécanicien, et Bordioule, le second.

— Ça fouette ferme, dit Bordioule, plus que de la boîte.

— Je ne sens rien, dit Juilly, j'ai le nez bouché, depuis les Dardanelles, ce couloir plein de courants d'air.

— Tu as de la chance, répondit Bordioule.

Ils allumèrent des cigarettes et le capitaine demanda :

— Le « canote » est-il rentré ?

— Pas encore, j'attends Bogaert qui doit me rapporter des cigarettes. Qu'est-ce qu'ils peuvent foutre dans cette nuit ? Ils ont un laissez-passer ; un type orné d'un brassard rouge les accompagne. J'espère qu'ils auront le bon goût de ne pas jouer à l'imbécile. Pas de fantaisie dans les pays où les mitrailleuses font partie de l'ornementation des rues. Pas de fantaisie, mais de la souplesse, et surtout ne pas oublier

de rentrer le ventre en s'effaçant le long des murs.

— Tenez, écoutez ces vaches.

Des voix, au loin, dans la direction des chantiers de l'arsenal, s'assemblaient.

— C'est comme le vent, dit Bordioule, mais le vent avec quelque chose de conscient qui me dégoûte ; je n'aime pas les pays où les forces de la nature ont l'air de savoir lire et écrire

Boguet bâilla et, se penchant sur la rambarde, regarda l'eau sombre. Qu'est-ce qu'il y a comme mines à la dérive là dedans... Il ajouta : Je suppose.

On entendit au loin une cadence d'avirons. Les trois officiers prêtèrent l'oreille, la tête un peu penchée de côté, comme trois fox devant un rat.

Les voix graves du chœur s'éloignaient en suivant les quais. Tantôt plaintives, tantôt puissantes, elles résonnaient de même qu'un accordéon énorme.

— Ce n'est pas la cadence de chez nous, fit Juilly en parlant du canot.

— Il est tout près, dit Boguet. Passez-moi votre lampe, Bordioule.

Bordioule tendit sa lampe électrique de poche au capitaine. Un jet blanc révéla l'eau sombre, une barque et deux hommes qui en jetaient un autre par-dessus bord. Les assassins, surpris par la lumière, se dressèrent dans la barque : l'un d'eux parla en russe, très vite, en chantant un peu. On les entendit rire, puis les avirons grincèrent dans les tolets.

— Les vaches ! dit Juilly.

Il tâta dans sa poche la crosse de son « browning ».

— Laissez donc, dit Boguet en haussant les épaules. Pas d'histoires ici, dans ces eaux, devant cette ville. N'est-ce pas le « canote » cette fois ?

— Depuis la guerre, dit Bordioule, je me fous de tout.

— C'est comme moi, ajouta Juilly. Je me fous de tout en général, mais pas de l'administration en particulier.

Mais de la mer, un homme siffla *le Branle-bas de combat*.

— C'est Bogaert, dit Juilly. Et se tournant vers le matelot de quart : A toi l'amarre, Gadec, voilà le canot !

Il y eut plusieurs jurons dans la nuit ; on entendit le bruit sourd de la gaffe à bâbord et l'amarre se déroula sur le pont comme un serpent humide.

— Bon Dieu ! Vous y mettez du temps, dit Boguet. Il approcha le falot que l'homme de quart avait déposé sur le pont : Et vous en avez des gueules !

\* \* \*

Le deuxième officier mécanicien Gardelli était descendu à terre dans la journée avec deux hommes du *Madeleine-Jagut* : Prunier et Bogaert. Bogaert, de Dunkerque, était un jeune homme de vingt-cinq ans et ce voyage pouvait compter comme son premier voyage en mer, à bord d'un cargo. Il sortait des fusiliers marins et naviguait pour parfaire ses soixante mois de navigation avant de passer son brevet de capitaine au long cours.

Grand et blond avec un visage enfantin, il était vêtu d'un complet de toile tannée et portait, bien enfoncée sur sa tête, une casquette de marine en drap bleu avec une grande visière.

En tendant les paquets de cigarettes à Gardelli et à Bordioule, ses mains tremblaient. Mais il souriait cependant.

— Tiens, tu bafouilles, dit Bordioule, ces cinquante paquets sont pour moi, ceux-là pour Juilly et ceux-là pour le capitaine. Voici les tiens, Gardelli... Dis donc, tu vas nous raconter ta petite virée ? Ça chauffe ?

— Ah ! fit Gardelli. Il leva les bras au ciel. Demande au pilotin... On me donnerait une augmentation de solde égale à ce que je touche que je ne referais pas ce que je viens de faire. Avec Dixmude je pensais avoir tout vu...

— C'était peut-être mieux présenté, insinua Juilly.

— Quoi ? Dixmude ou Sébastopol ?

— Sébastopol, répondit Juilly ; si tu veux, nous allons descendre au carré avec le pilotin, on nous fera chauffer un peu de thé.

— Et puis quelque chose pour manger, ajouta le second lieutenant. Depuis ce matin, Bogaert, Prunier et moi, nous n'avons rien trouvé à nous mettre sous la dent. Et puis pas d'appétit.

Juilly, Gardelli et Bogaert descendirent dans

le carré où les avaient précédés le capitaine et Bordioule.

Le thé chantait déjà dans le samovar et sur la table des tranches de pain et de jambon s'empilaient sur une assiette.

— Alors ? fit Boguet, en tirillant sa courte barbiche déjà grisonnante.

— Alors, voilà, commença Gardelli, la bouche pleine. Je commence par le début, comme c'était au commencement, c'est-à-dire vers les dix heures du matin avec un temps splendide, une chaleur à vous dégoûter de tirer sur les bouts de bois. Bogaert et Prunier étaient aux avirons et je tenais la barre. Nous passâmes devant un petit croiseur malade et couvert de rouille. Sur le pont, devant la tourelle d'avant, deux ou trois femmes coiffées de foulards à raies jaunes surveillaient un petit feu de bois. L'une d'elles préparait des poissons dans une marmite. Elles levèrent la tête pour nous voir passer, les poings sur les hanches. La plus petite nous fit un signe, quelque chose comme une invitation à visiter le croiseur. Nous déclinâmes l'offre avec dignité et ayant élongé le bâtiment nous cherchâmes, sur le quai, une

place favorable afin d'aborder. Les quais étaient déserts. Quelques types déguenillés dormaient, couchés sur le dos, le visage cuit par le soleil. Des fillettes maigres et sales sautaient indécement sur des piles de bois écroulées. Nous accrochâmes le canot à quai devant un petit bistro qui tenait beaucoup plus du bouic que de l'auberge du « Cheval Blanc ». Une poule vêtue d'un corsage rouge nous engagea à consommer. Nous entrâmes. Et mon Dieu, ce petit bocard n'était pas plus infâme qu'autre chose. Assez propre même et pas du tout couleur locale. Sur les murs des réclames vantaient l'excellence du whisky. Le champagne s'y débitait également au verre, comme l'indiquaient des affiches rédigées en français, en anglais et en italien. Mais, naturellement, c'étaient des boniments d'avant-guerre. Le whisky avait disparu de la circulation et le champagne ! La patronne du bar, qui était la poule au corsage rouge, n'en avait jamais entendu parler. Nous bûmes une bière aussi dégoûtante que ce qui va suivre. Ce fut toute une histoire pour payer. Finalement, nous donnâmes des billets à la mode du pays qui ne sont pas mieux réussis que



*nrf*

